

Passé - je ne sais où, qui revient

Lazare

Théâtre

Re-création

Du 10 au 16 juin 2022

Service de presse

Philippe Boulet
boulet@tgcdn.com
06 82 28 00 47



Passé - je ne sais où qui revient © Jean-Louis Fernandez

Du 10 au 16 juin 2022

mardi, mercredi, jeudi, vendredi à 20h
samedi à 18h
dimanche à 16h
relâche lundi

Texte et mise en scène

Lazare

Collaboration artistique

Anne Baudoux

Assistant à la mise en scène

Simon-Elie Galibert

Scénographie

Estelle Deniaud

Costumes

Aliénor Durand

Lumière

Bruno Brinas

Son

Jonathan Reig, Vincent Dupuy

Régie générale

Yoan Weintraub

Avec

Océane Cairaty (en alternance avec Ella Benoit), Paul Fougère, Simon-Elie Galibert, Romain Gneouchev, Ferdinand Régent-Chappey, Yanis Skouta, Claire Toubin

Durée

1h30

Tarifs

De 6 à 24 €

Production : Vita Nova

Coproduction : T2G théâtre de Gennevilliers, Centre Dramatique National, Points Communs Scène Nationale de Cergy Pontoise

Avec le soutien du Jeune Théâtre National, École du Théâtre National de Strasbourg

Le spectacle a été créé en mai 2018 pour *L'autre saison* au TNS - Théâtre National de Strasbourg avec les élèves comédien.ne.s, scénographes-costumier.e.s, régisseurs-créateurs du groupe 44.

Lazare est artiste associé au T2G - Théâtre de Gennevilliers.

En 2007, *Passé - je ne sais où qui revient*, a reçu le soutien du Centre National du Livre et du Centre National du Théâtre.

La pièce est éditée par ESSE QUE éditions (sortie juin 2022)

Le Monde Télérama¹ la terrasse **AOC**
(D'autres options existent)

Passé - je ne sais où, qui revient

Une femme habite le lieu du souvenir. La disparition de son père, parti manifester le 8 mai 1945 à Guelma en Algérie, est devenue une rêverie pour l'éternité. Son fils Libellule est acteur, sa tête est un lieu de réunion. À la frontière de la veille et du sommeil, il recrée l'univers. Autour de son lit (qu'il ne quitte plus) flotte la voie lactée, les morts bondissent, deviennent flammes, pensées dévorantes. Dix ans après sa création, Lazare et Anne Baudoux refont avec de jeunes comédiens tout juste sortis de l'école du Théâtre National de Strasbourg la traversée de ce premier volet d'une trilogie théâtrale sur la mémoire refoulée et les trous de l'histoire de France.

Cette pièce s'est écrite par amour, pour dévoiler une part d'inconnue que portait ma mère en elle, une histoire cachée et qui est aussi notre histoire.

« Un amour passé je ne sais où qui revient » nous dit Fernando Pessoa.

En 2007, *Passé - je ne sais où, qui revient* sera le premier volet d'une trilogie qui se poursuivra avec *Au pied du mur sans porte* et *Rabah Robert, touche ailleurs que là où tu es né*.

Ce sera aussi le début d'une aventure artistique, l'engagement d'un groupe pour force motrice d'une jeune compagnie de théâtre, Vita Nova.

En 2018, après la création de *Sombre rivière*, s'est ravivé en moi le désir de parcourir de nouveau *Passé je ne sais où qui revient* avec de jeunes acteurs, à l'occasion d'un atelier à l'école du Théâtre National de Strasbourg. Ces acteurs étaient encore à l'aube des commencements. Leur force de travail, leur vitalité petit à petit m'ont conquis et m'ont permis de les regarder, de les entendre.

Et c'est joyeusement que nous avons remonté *Passé, je ne sais où, qui revient*, en compagnie de l'actrice Anne Baudoux, présente dix ans plutôt à la création du texte. Ensemble, nous leur avons montré le chemin de cette belle fête. Une fête qui parle de nos tristesses, de nos batailles dans la poussière, de la disparition de nos grands-pères qui aspiraient à l'égalité, la liberté et la justice. Une fête pour évoquer tous ceux qui ne reviendront jamais d'une manifestation.

Il y a quelques jours, début mai 2019, j'étais à Marseille, je marchais sur la Cannebière, et je vis à l'entrée de la rue d'Aubagne la banderole en mémoire de Zineb, cette vieille dame tuée par une balle de flash-ball alors qu'elle regardait passer une manifestation de son balcon. Plus bas sur le port, il y avait d'autres banderoles, des guirlandes de petits drapeaux

bleu- blanc-rouge annonçaient un bal patriotique en mémoire de la victoire des Alliés le 8 Mai 45.

Passé - je ne sais où, qui revient.

La voix de la pensée est comme un rêve : je me suis relevé et j'ai vu la silhouette d'un jeune homme de 27 ans parmi d'autres, tous morts assassinés depuis si longtemps, si longtemps opprimés et humiliés.

Un cœur cesse de battre parce qu'il a été manifester le droit à sa dignité.

Passé - je ne sais où, qui revient est une traversée faite d'hallucinations.

Le temps se suspend comme la vie des hommes se suspend. Vie et mort cohabitent, et ne sont pas perçues séparément.

L'ascenseur est bloqué – nous sommes captifs d'un moment de l'histoire – dans les échos d'une lutte pour l'âpre liberté.

Dans cette pièce apparaît la figure du monstre : celle d'un enfant qui disparaît et que sa mère retrouve dans une cave trop tard... il est devenu un monstre.

Un monstre qui reviendra plus tard dans *Au pied du mur sans porte* sous les traits d'un adolescent de banlieue.

Cette interrogation inquiète autour de la figure du monstre, l'histoire y a répondu pour moi, horriblement, le 13 novembre 2015.

Le monstre : un malade coincé dans du chloroforme, il est là depuis le début du temps, coincé depuis longtemps, il n'a pas été soigné, il est tout lépreux de son histoire, il va se faire exploser. Les murs de nos histoires sont lépreux. Il est toujours urgent d'inviter ces questions du monde au théâtre, de laisser le théâtre regarder ces questions.

De trouver un langage qui nous libèrera, femmes et hommes de ces espaces inconsolables.

Lazare, juin 2019

« J'écrivais une petite fille dans une maison calcinée, le plafond délabré, empêtré de nuages. J'écrivais un hasard fait de courants atmosphériques où les prises font défaut avec notre vie actuelle. La bouche bordée de lait, couché, la télévision allumée aux événements militaires ; J'écrivais dans ma chambre, j'interrogeais des présences. Ne pas dormir c'était interroger et quelque chose parlait dans mon dos : - Est-ce toi ? - Tu penses avoir le droit de regarder ici ? Et ce fut la venue étonnante de ma mère, dans un café, qui pour une fois me parla de son enfance et j'appris que mon écriture se souvenait de tout. Nous avons été des anges quelque part. »
Lazare, septembre 2006

Notes de travail

Parler d'ailleurs, de maintenant et d'autrefois.

Au départ

Le projet se tisse autour d'une mère ; sa vie est à la fois simple et extraordinaire. Des questions lui sont posées et ses réponses restituent, par indices, les traces d'une tragédie.

N'ayant que très peu de mots à sa disposition, la voilà obligée d'inventer elle-même des mots et, sa mémoire dans une main et un morceau de son pur dans l'autre, elle fait naître de leur entrechoquement un vocable singulier.

Ses réponses se mêlent à l'écriture de la pièce et en renversent d'autres, plus anciennes.

Le 8 mai 1945, deux faits mineurs survenus à Sétif et à Guelma déclenchent le plus grand massacre de l'histoire de France contemporaine, en temps de paix : au moins 20 000 et probablement 30 000 algériens sont tués par des européens.

Cette tragédie sous-tend le texte et le contamine peu à peu.

Je marche dans la mémoire de cette femme, je scrute ses tressaillements, elle évoque des faits réels. Tout cela a existé et existe encore hors du théâtre.

Je trouve la grande histoire terrorisante, je rentre dans l'intimité, je crie dans l'intimité ;

Guelma est une ville qui a étoilé mon imaginaire dans une langue faite de bruissements et d'invention d'histoire, elle m'interroge sur la peur, les angoisses de l'homme quand il n'est plus maître de lui.

Je reprends ce sujet et je le déplace dans des contextes différents.

Pour cela, j'invente un personnage : Libellule. Il est à moitié endormi, il s'enfonce dans la profondeur de la mémoire sous la conduite d'un initiateur qui est Le Phénix. Guidé par la voix de sa mère, il avance, interprète des événements, fabule dans l'espace de jeu qui est le théâtre. Il enquête, photographie des événements : l'incendie d'une cabane en 1945, des hommes marchant en rang deux par deux, un monstre dans la cave d'un immeuble, un prisonnier affamé qui finit par manger un mur, un homme sortant d'une valise des bijoux fantaisies dans une salle d'interrogatoire... Les photos ne montrent jamais ce qu'il a cru voir, les figures se dérobent, mais les faits sont là.

La mémoire se transforme en espace et en situation de jeu. Sous l'effet d'une émotion comme la peur, la mémoire frémit ; peau de tambour élastique, elle rythme l'affect jusqu'à l'arracher du temporel.

La peur de descendre dans la cave et d'être emmené de force par le monstre, et devoir sauver sa sœur.

La peur d'être poussé sur la scène par le metteur en scène, et devoir faire vivre un rôle.

La peur d'être emmené de force par des militants à une manifestation qui tourne mal, et devoir lutter pour l'indépendance.

La peur d'être capturé dans une chambre par un militaire pour faire une chose atroce, et devoir obéir à une autorité.

La peur que les mots des fantômes entrent dans ma chambre et demandent justice pour les meurtres commis.

La peur de dénoncer, et devoir se taire.

La mémoire renverse la chronologie du temps, fait vaciller des mondes. L'ordre des années et des mondes se tient en cercle autour d'elle, la réalité se transforme en rêve avec ses motifs obsédants et les identités se déforment.

La voix qui baigne Libellule dans le songe devient peu à peu celle de sa mère. Le personnage d'une illettrée, d'une scénariste séductrice, d'une femme de ménage, d'une enfant et d'une vieille dame, toutes ces identités s'échelonnent le long du tissu dramatique et ne sont rassemblées sous le nom de Mère qu'à la dernière minute. Le temps s'est effondré, nous sommes passés de l'autre côté, le grand-père mort sera toujours plus jeune que le fils. Les légendes n'ont pas de dates puisqu'elles demeurent.

Hamed : je porte le même prénom que mon grand père puisque je le continue. Toi c'est nous, et je vis tout en toi. Libellule retrace le parcours de Harket Hamed, il essaie d'arracher des mains de la mort les derniers mots d'Hamed pour sa fille.

La mère dit les êtres qu'elle a aimés, elle témoigne qu'ils n'ont pas vécu pour rien. De cette nécessité, l'écriture s'invente et décide de lutter contre la mort.

Notes de travail (suite)

L'écriture orale - Bouche et mains

Ce que je ne peux pas dire est si important. Comment saisir ces explosions de tendresse, comment définir ce qui n'a pas de frontières nettes.

J'essaye de suggérer quelque chose dont l'invisible présence est en nous.

Je cherche une musique : la musique qui chante l'instant et marche avec le rêve, l'instinct de la nature, et qui arrête toute logique de la pensée pour laisser apparaître l'infini qui les déborde.

La dualité entre différents types de langues crée des flottements, des chocs et frottements de monde.

La Langue étrange de l'Étrangère décrit avec très peu de mots, un réel qui a du mal à se faire reconnaître par l'autre, elle invente une nouvelle syntaxe, et défait le découpage préétabli de notre réel.

Ne pas dire les choses mais les contourner, danser autour, leur donne une densité nouvelle, et à nous, une sensation.

Au delà du jeu des sonorités, la musique est une respiration de mon écriture: bien sûr, elle marque le temps de pause, de souffle ; c'est un ressort lyrique, une incitation rêveuse. Mais c'est aussi le prolongement de la parole et de ses ellipses. Passer de la plainte au chant, de la peur à la ritournelle. Les monstres de l'enfance apparaissent dans un lieu fermé de l'obscurité, et un enfant se rassure en chantant un petit air comme esquisse d'un centre calme au sein du cahot.

Effeuilage de l'identité

Cette pièce se fonde sur un ressort d'inéluctabilité : la tragédie .

Un personnage, Libellule, remonte à sa source selon le procédé du flash-back. Sa fonction est critique. Le spectateur le suit et peu à peu déchiffre les événements.

Le suspens d'être est devenu énigme, opère une levée magique, une exonération de tout sentiment de l'âge.

Quelle est cette voix qui me parle dans le noir ?

Quoi ? pourquoi me raconter ça ?

Quelles sont les probabilités que je sois un assassin ?

Vous me voyez ?

Qui parle dans mon dos ?

Vous me touchez ?

Qui m'enveloppe de cendre brûlante ?

Des questions vitales dont les réponses tardent.

À chaque tableau, des questions remettent en jeu l'identité des personnages. (Du voilé au découvert

Chausse-trappe - Le théâtre dans le théâtre

Que je me sens fatigué ce soir, chérie. Habille toi, on va se distraire. (Carmelo Bene)

Le désir d'une tragi-comédie, d'un théâtre comme lieu de purgation.

Le désir de traiter avec humour le rapport vertical de l'homme qui ne prend en compte que ses propres références.

Lazare, 2008

Moi j'étais pas là.. (extrait)

La petite invitée de nos rêves. Un théâtre et son maître de cérémonie, le géant Mange Feu. L'image fantomatique d'une maison brûlée. Sur le seuil de la maison, une paire de petits sabots merveilleusement blancs.

La petite invitée. - *Moi j'étais pas là..*

Mange feu. - *Toi, t'étais pas là, tu es trop petite.*

La petite invitée. - *Oh ! c'est les chaussures que m'a achetées papa ! c'est mes chaussures en bois !*

Mange feu. - *Des sabots.*

La petite invitée. - *Des sabots, oui.*

Mange feu. - *Pourquoi es-tu venu mettre le désordre dans mon théâtre ? Tu ne vois pas qu'il y a écrit partout : ne pas déranger. DO NOT DISTURB !*

La petite invitée. - *Non je sais pas lire les panneaux, maman elle a pas d'argent de m'acheter les livres, je suis pas allée à l'école, il voulait pas me faire entrer...*

Mange feu. - *Ça suffit !*

La petite invitée. - *Il voulait pas me faire entrer ! Je suis pas rentrée du tout du tout..(Il éternue de sensibilité).*

Mange feu. - *Ça suffit !*

La petite invitée. - *Veulent pas de moi du tout du tout.. (Il éternue)*

Mange feu. - *C'est pour ça que tu pleures ?*

La petite invitée. - *J'ai vu les autres enfants rentrer à l'école, vont apprendre à lire et aussi vont apprendre les chiffres.*

J'avais mal au cœur et j'ai entendu la musique ici et j'suis venue et maintenant j'suis là. Mais alors c'est quoi cette histoire de maison en feu ? Tu parles de la maison à nous ? Mange feu. - *Ah bah oui, après ils ont fait... Après ils ont fait la maison en feu.*

La petite invitée. - *C'est quoi la maison en feu, c'est qui ?*

Mange feu. - *Bah parce que la maison ... Ton père, il a une petite terre qu'il a. Il l'a donnée aux gens, deux voisins ou trois. Ils ont fait des gourbis.*

La petite invitée. - *Une cabane.*

Mange feu. - *Une cabane mais la vraie cabane, tu vois, avec le toit dedans. Ils ont fait le feu. Ils ont fait le feu dans la maison.*

La petite invitée. - *Ils ont fait d'express et les maisons là ça donne le feu à la maison à nous. Mais c'était pas pour brûler notre maison à nous ?*

Mange feu. - *Si, si, mais ils veulent pas mettre l'essence carrément, mais c'est à vous, c'est vos terres.*

La petite invitée. - *C'est qui ces gens alors ?*

Mange feu. - *C'est, c'est...*

La petite invitée. - *Ces gens qui habitent dedans ?*

Mange feu. - *Ces gens, les pauvres, ils sont venus, ton père a dit : « vous faites un petit trou et vous habitez ici.. il faut pas rester de... »*

La petite invitée. - *C'est des gens qui travaillaient pour nous ?*

Mange feu. - *Non, non pas tellement.*

La petite invitée. - *Parce que mon père il a pitié des gens qui habitaient dehors, ils ont pas de terre, ils ont rien du tout. Mon père a dit : « vous faites un petit gourbi » qui s'appelle gourbi, mais les français ils disent... Français ils disent gourbi.*

Mange feu. - *Oui, avec la paille, ils ont brûlé ça. Ils savaient que c'est à vous. Ils savent, c'est à coté de la maison. Hein ?*

La petite invitée. - *C'est qui ils ?*

Mange feu. - *Hein ?*

La petite invitée. - *C'est qui, qui a brûlé ? des militaires ou des civils ?*

Mange feu. - *Non .*

La petite invitée. - *Donc c'est pas des militaires.*

Mange feu. - *Non, non, c'est pas des militaires.*

La petite invitée. - *Notre maison, elle a brûlé, à moi et à maman et maintenant on doit partir.*

On est rentré avec maman, tout a brûlé. Y'a rien ni manger ni couverture.

Mange feu. - *Même pas de couverture ?*

La petite invitée. - *Rien rien. (Elle ferme les yeux..)*

Mange feu. - *Pourquoi tu dis "pas de couverture" parce que tu as froid ?*

La petite invitée. - *Rien, rien.*

Silence - *Déformation du temps*

Le phénix. - *Et jamais tu rêves de ça ? Jamais tu dors ou tu rêves que t'es petite ?*

La mère ouvre les yeux. - *Avant oui mais pas maintenant, avant oui, avant j'y rêve mais pas maintenant.*

Le phénix. - *Pourquoi tu dis "pas de couverture"... parce que vous aviez froid ?*

La mère. - *Bah... On dormait dehors sans froid. Après mai, il fait chaud, juin, juillet, août. Après, elle a fait une maison, tu sais, avec la terre, et les briques, comme les briques...*

Le phénix. - *Hum....*

La mère. - *Tu sais, des maisons avec de la paille d'anciens temps... Enfin ! T'as entendu ça ! T'as entendu parler ? Toi tu connais pas avec la paille. Avant dans le temps, ils font une maison avec la paille, le rtab, le bois.*

Elle a mis la paille, et après on a habité dedans parce que nos maisons, nos vraies maisons, elle est brûlée...Qu'est-ce qu'il pleut dehors ! Elle descend en bas comme dehors.

Un temps

Qu'est-ce qu'il pleut dehors ! Elle descend en bas, comme dehors.

Un temps

Le phénix. - *Ah ! Quand il pleut dehors, ça descend en bas.*



Passé - je ne sais où qui revient © Jean-Louis Fernandez

Biographie

Lazare

À l'âge de 20 ans, Lazare reçoit une formation d'acteur au Théâtre du Fil (théâtre de la protection judiciaire de l'enfance et de la jeunesse) où il rencontre Mourad Musset, Olivier Leite et Florent Vintrignier, le futur trio La Rue Ketanou.

Il franchit un jour les portes du Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis pour rejoindre l'équipe des jeunes ouvreurs de salle. Depuis, il n'a plus quitté les plateaux, écrivant ses premières pièces et multipliant les rencontres avec des metteurs en scène tels que François Tanguy, Claude Régy ou Stanislas Nordey qui l'invite en 2000 à rejoindre l'École du Théâtre National de Bretagne.

Il fait de nombreuses improvisations seul ou accompagné des musiciens Benjamin Colin, Balaké Sissoko ou Jean-François Pavros ; il est régulièrement l'invité du festival La voix est libre au théâtre des Bouffes du Nord à Paris.

En 2006, il fonde Vita Nova et réunit un noyau dur d'acteurs et musiciens. Il monte une trilogie racontant l'histoire d'une famille entre France et Algérie : *Passé – je ne sais où, qui revient* ; *Au pied du mur sans porte* et *Rabah Robert*.

Vita Nova, la compagnie est alors soutenue par des lieux dits intermédiaires comme La Fonderie au Mans, le Studio-Théâtre de Vitry-sur-Seine, l'Échangeur à Bagnolet, avant d'être rejoint par le Théâtre National de Bretagne et le Festival d'Avignon.

En 2014, Lazare s'écarte de cette grande fresque épique pour écrire *Petits contes d'amour et d'obscurité*.

En 2016, il devient artiste associé au Théâtre National de Strasbourg.

En 2017, *Sombre rivière* réunit l'éclectisme et la vitalité qui caractérisent son écriture. Cette même année il est invité au festival d'Avignon pour un *Sujet à vif* avec la danseuse Jann Galois. Il anime de nombreux ateliers pour amateurs et professionnels, à l'École du TNS et au CNSAD à Paris.

En 2019, *Je m'appelle Ismaël*, grande fresque cinématographique et musicale créée au Théâtre National de Strasbourg, est accueillie au Théâtre de Gennevilliers et au Théâtre de la Ville (Paris).

En août 2020, il présente *Éros en confinement*, une série de performance avec Jann Galois sur le parvis de L'espace Cardin à Paris

Lazare est également artiste associé au Théâtre de Gennevilliers.



© Jean-Louis Fernandez

Informations pratiques

Réservations et billetterie

En ligne sur www.theatredegennevilliers.fr
Par téléphone au 01 41 32 26 26
ou sur place du mardi au samedi
De 13h à 19h (18h pendant les vacances scolaires)
et tous les jours de représentation à partir de 13h

Chez nos revendeurs et partenaires habituels :
fnac.com, Theatreonline.com, Starter Plus,
Billetreduc, Ticketac, CROUS et les billetteries des
Universités Paris III, Paris VII, Paris VIII et Paris X

Tarifs

6 € à 24 €

Pass saison T2G

carnets : 3, 5 ou 10 billets non nominatifs à acheter
à l'avance. Vous pouvez les utiliser seul-e ou à
plusieurs pour les spectacles de votre choix
commandez vos carnets en ligne sur notre site

Restaurant : Youpi au théâtre

Le T2G s'est associé avec le chef Patrice Gelbart et
son complice Stéphane Camboulive depuis
septembre 2018. Restaurant de produits de saison,
issus de l'agriculture paysanne et biologique
respectueuse du vivant. Une partie des produits
utilisés provient de notre potager installé sur les
toits-terrasses du théâtre.
tel : 06 26 04 14 80 yopietvoila@gmail.com

Venir au T2G

En métro ligne 13, station Gabriel Péri :
prendre la sortie 1 et suivre le fléchage T2G
au sol, qui mène jusqu'au théâtre

En bus lignes 54, 140, 175, 177 arrêt Place Voltaire
et lignes 235, 276, 340, 577 arrêt Gabriel Péri

En voiture parking payant et gardé juste
à côté du théâtre

Depuis Paris – Porte de Clichy : direction Clichy-
centre. Tourner immédiatement à gauche
après le pont de Clichy, direction Asnières-centre,
puis première à droite, direction place Voltaire,
puis encore première à droite, avenue des Grésillons

Depuis l'A 86 : sortie 5 direction Asnières /
Gennevilliers-centre / Gennevilliers le Luth.

T2G Théâtre de Gennevilliers Centre Dramatique National

41, avenue des Grésillons,
92230 Gennevilliers

+ 33 (0)1 41 32 26 10
theatredegennevilliers.fr



REPUBLIQUE FRANÇAISE

VILLE DE
Gennevilliers



hauts-de-seine
LE DÉPARTEMENT

* îledeFrance